

MUSÉE EN PICONRUE



ART RELIGIEUX
ET CROYANCES POPULAIRES
EN ARDENNE
ET LUXEMBOURG

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL N° 49 - 1^{ER} TRIMESTRE 1998

EDITEUR RESPONSABLE : ANDRÉ NEUBERG - 24 PLACE ST-PIERRE - B - 6600 BASTOGNE

De très lointains témoins historiques de Saint-Mard

Les Cailloux des Sorcières ou Pierres-aux-Fées aujourd'hui abusivement rebaptisés les Polissoirs

Les Cailloux des Sorcières, autrement appelés les Pierres-aux-Fées, sont de gros blocs de silex rouge que l'on découvre avec étonnement dans une pâture sise au lieu-dit Fond d'Ario, à proximité du grand bois de Saint-Mard et bordant le ruisseau du Bruzel¹. Etonnement bien sûr, car des énormes pierres, dont seule une partie de plus en plus restreinte émerge encore du sol, constituent des objets absolument insolites dans un paysage autant saint-mardois que régional. Il n'existe en effet, à vue, aucun massif de cette matière, massif dont les éclats auraient pu se détacher pour rouler vers la vallée. En les contemplant donc, la première question qui saute immédiatement à l'esprit est celle-ci: mais d'où peuvent-ils donc provenir?

Ils ne peuvent en aucun cas avoir été amenés là par une entreprise humaine et il faudrait alors en saisir l'inexplicable raison. Ces blocs de silex sont énormes et leur sommet qui affleure ne nous donne qu'une très faible idée de leur dimension réelle. Lors de la grande Exposition universelle de Bruxelles de 1910, on tenta d'en extraire un afin de pouvoir l'offrir à la curiosité des visiteurs, mais malgré la force des moyens techniques employés, la tentative ne put être menée à bonne fin et il fallut bien se résoudre à le laisser poursuivre son long repos auprès de ses frères, dans son site naturel, naturel si l'on peut dire !...

Diverses hypothèses ont été évidemment émises sur la raison de leur présence et sur leur provenance. Un point commun les relie d'ailleurs toutes: la chose ne peut que s'être passée aux temps mêmes où notre planète était en proie aux tumultueux bouleversements de sa formation. D'après l'opinion de plusieurs géologues, opinion qui a longtemps prévalu, il s'agirait de moraines ou quartiers de rocs qui se seraient détachés d'immenses glaciers et auraient été entraînés par des flots tumultueux pour s'échouer finalement dans le golfe de Virton qui faisait partie de l'Europe occidentale. Ces hypothèses laissent cependant ouverte une question: pourquoi à flanc d'un coteau tout de même assez abrupt et non dans le fond? Et pourquoi à ce seul endroit précis et si limité dans l'espace?

La thèse à notre avis la plus digne de retenir l'attention est celle avancée par le jeune Gérard Lambert, tragiquement décédé dans les tristes circonstances que l'on sait. Selon Gérard Lambert², qui s'était longuement penché sur le problème, le paysage saint-mardois aurait été, à l'époque où la terre était à la recherche de sa configuration définitive, dominé au sud, à l'emplacement de la grande forêt actuelle, par un massif siliceux qui se prolongeait vers l'ouest, vers les Ardennes françaises. Il signalait qu'un massif de rocher de matière identique dominait toujours actuellement le village de Stone³. Une violente secousse tellurique aurait ouvert une vaste entaille béante dans le sol, entaille dans laquelle le massif se serait englouti. Dans cet effondrement spectaculaire, des quartiers de roc se seraient détachés et auraient roulé vers la vallée, les plus gros arrêtant leur course plus tôt que la multitude d'autres qui parsèment encore le sol aujourd'hui.

L'existence des cailloux fut signalée à l'attention du monde archéologique et historique par M. Sondag, inspecteur de l'enseignement primaire à Virton. Dans une notice consacrée à la localité de Saint-Mard, publiée dans les Communes luxembourgeoises de Tandel⁴, il décrivait ces blocs qui, le soulignait-il, portaient alors le nom de Cailloux des Sorcières et aussi de Pierres-aux-Fées. Le premier, il émit l'idée que ces grosses pierres de silex avaient pu servir à polir les outils et divers instruments à l'époque néolithique. L'hypothèse fut chaudement ad-

mise par beaucoup. C'est alors que l'appellation de polissoirs vit le jour et se répandit. Mais nous insistons à nouveau sur le fait que, pour

217

les Saint-Mardois, cette appellation allait à l'encontre de celles que la tradition portait et qui, pour les vieux, restèrent en usage de Pierres-aux-Fées et surtout de Cailloux des Sorcières, parfois même Cailloux don Brugi. Que ces blocs de silex aient pu servir au polissage, semble pourtant peu vraisemblable. Pour l'aiguïsement d'objets durs, on se sert de matériaux plus légers et plus friables que les objets eux-mêmes ...

Quoi qu'il en soit, c'est sous le nom, ainsi rebaptisé, de polissoirs, que les cailloux de silex rouge vont faire l'objet d'études plus ou moins approfondies. La Société d'Anthropologie et surtout la Société d'Archéologie de Bruxelles s'y intéressent particulièrement. A deux reprises, le Service des Fouilles des Musées Royaux a fait procéder à des sondages et au dégagement des blocs jusqu'à leur base, sans que rien d'intéressant ne vaille, à ses yeux, la peine d'être mentionné. On se repose très calmement sur l'idée émise par Sondag, à savoir, répétons-le, qu'à l'époque néolithique, les pierres étaient uniquement



visitées par des polisseurs d'objets en silex. N'est-il pas, cependant, symptomatique que nulle trace d'atelier de fabrication et de taille de tels objets n'ait pu être repérée dans les environs?

Quelques chercheurs se sont cependant posé, sans trop la prolonger,

la question de savoir si l'ensemble de ces trois blocs ne présentait pas un caractère religieux. Cette hypothèse, à peine effleurée, méritait pourtant un approfondissement, car les appellations portées par la Tradition orale nous venaient indéniablement de très loin. Avant de nous engager, comme nous le ferons plus loin, dans la voie posée par cette question, attardons-nous quelques instants à la description des pierres.

Une description, le baron de Loë nous en donne la suivante dans *Notions d'archéologie ... à l'usage des touristes* : Le premier bloc que l'on rencontre en montant vers le bois est de forme irrégulière. Il mesure à fleur de sol 2m80 de longueur sur 0m60 de largeur. Il présente deux surfaces polies résultant du frottement et deux cavités naturelles oblongues et, semble-t-il, retouchées de main d'homme, assez profondes pour recueillir l'eau de pluie qui s'y amasse. C'est le moins intéressant.

Le deuxième est situé à douze mètres du premier. Il n'est pas aussi irrégulier que celui-ci et mesure 1m95 sur 1m55. Lui aussi porte une grande dépression centrale qui recueille l'eau de pluie, cinq cuvettes

218

elliptiques et huit rainures anguleuses, le tout parfaitement défini, à fond et à parois très unis provenant d'usure.

Le troisième ne se trouve qu'à 5m50 de celui-ci. C'est un bloc très irrégulier de 2m20 sur 2m. Vers le milieu se trouve une anfractuosité naturelle qui semble avoir été agrandie et régularisée par la main de l'homme. Elle est de forme ovale et mesure 50 cm de long, 27 cm de largeur et environ 30 cm de profondeur. Dans le voisinage immédiat de cette cavité centrale existent une surface polie, huit cuvettes elliptiques et six rainures plus ou moins longues. Le baron de Lo   ne tirant aucune déduction ni même la moindre hypothèse de ce qu'il a observé, on est en droit de se demander si les polisseurs n'étaient pas parfois de grands facétieux !

Clément Maus, le premier Saint-Mardois à s'être penché sur l'histoire de son village natal, nous donne quelques détails complémentaires : L'un de ces cailloux, nous dit-il, présente une face inclinée et polie et ses flancs sont labourés de stries profondément grav  es et disposées en arcs parallèles. Un autre porte une empreinte qui pourrait signifier qu'une personne s'y est assise. La place des pieds est profondément marquée au-dessus d'une cavité présentant la particularité étonnante qu'en toute saison elle forme un réservoir d'eau limpide comme le cristal à.

Ces descriptions, qui font clairement mention d'une intervention humaine dans le visage que nous offrent les polissoirs, nous amènent évidemment à estimer que ce dernier vocable, froid et strictement technique, est loin de correspondre aux vocables anciens de Cailloux des Sorcières ou de Pierres-aux-Fées. Il apparaît à quiconque se donne la peine de réfléchir que les marques laissées par des mains humaines ne sont pas le fruit, comme nous le suggérions plus haut, de facéties ou de fantaisies gratuites d'affûteurs. Elles ont eu certainement une raison d'être et par là une signification à première vue des plus mystérieuses, mais qui n'interdit cependant pas qu'on tente d'en percer le secret.

N'y a-t-il pas encore pour nous inciter à approfondir la recherche ce vieux fond de merveilleux attaché auxdites pierres? Ne racontait-on pas, il n'y a guère encore, que les lieux où gisent les cailloux étaient ordinairement fréquentés par les fées, génies bienfaisants s'il en était, que celles-ci s'y livraient à leurs jeux joyeux et enfantins, qu'elles aimaient par-dessus tout se laisser glisser sur les pentes polies en

218

219

riant aux éclats? Ne racontait-on pas aussi que, certains soirs, les fées devaient abandonner le terrain aux sorcières accourues de toute la région pour s'y livrer à des sabbats très tumultueux? Et ne disait-on pas encore qu'aux grands soirs de tempête, lorsque le vent hululait, l'homme sans tête, accompagné de sa suite infernale, venait trouver là quelques instants de repos avant de poursuivre sa chevauchée infernale?

Quiconque a eu l'occasion, le privilège d'entendre le cher et si regretté Edmond Fouss évoquer, de sa voix envoûtante, tout ce passé empli de merveilleux, quiconque a succombé à la force du verbe de ce dernier grand diseur de chez nous ne peut qu'être persuadé qu'il était dans la ligne exacte de nos chanteurs, de nos diseurs du Moyen Age, de ces poètes dont le talent a fleuri, chez nous comme partout ailleurs, aux temps heureux où la chaude parole occupait, à elle seule, à peu près tout le domaine "littéraire"⁷, de ces poètes dont le verbe a extasié combien de générations de nos ancêtres, et qui, dans leurs évocations, faisaient surgir tout à coup, la vie autour d'un souvenir. On peut ici rappeler qu'en place d'honneur figurait, dans le cortège folklorique qui défila dans les rues de Saint-Mard, lors des fêtes organisées en 1930 pour fêter l'indépendance de la Belgique, un char

représentant les Pierres-aux-Fées et autour duquel s'agitait tout un monde recréé issu du merveilleux leur attaché⁸.



220

Nous ne pouvons évidemment pas taire cet autre "effort" de ces historiens qui, se fiant aux quelques racontars d'un Jules César bien incapable de percer l'essence et le mystère de la religion de nos ancêtres celtes⁹, se sont quelque peu écartés de l'hypothèse purement technique de l'affectation au polissage des cailloux et ont cru pouvoir discerner que les Celtes avaient constitué des autels sur lesquels les druides célébraient le culte à leurs divinités en procédant à des offrandes sanguinaires allant jusqu'à l'immolation d'êtres humains. L'aspect le plus attrayant de cette thèse est sans doute celui où il est affirmé que les stries profondes portaient témoignage de l'affûtage des couteaux des sacrificateurs. Que cela nous emmène bien loin du monde des fées, des sorcières, de la grande chasse de l'homme sans tête si bien porté par la fidèle Tradition orale!

Avant de faire effort pour ne fût-ce qu'effleurer le mystère de ces cailloux énigmatiques, peut-être n'est-il pas inutile de recréer d'abord le décor initial. Il ne fait pas de doute que la forêt a cerné autrefois de très près l'agglomération habitée de Saint-Mard, et que dans cette forêt, le site où gisaient les pierres constituait une clairière ouverte sur un espace assez restreint, comme il en existait autour des sources et des ruisseaux naissants, clairières couvertes de verdure et au sol un peu lâche.

C'est le grand historien d'art, Emile Mâle, qui nous a, de manière assez inattendue, ouvert une voie qui, nous en sommes convaincu, nous a engagé sur la voie d'où surgira peut-être un jour toute la lu-

mière. Dans le très beau livre qu'il a consacré à La fin du paganisme en Gaule¹⁰, il nous apprend qu'aux temps néolithiques et sans doute antérieurs, les pierres, comme les arbres et comme les sources, étaient l'objet d'un culte. Les blocs épars sur les landes, écrit-il, semblaient habités par des esprits. Le poète visionnaire que fut Gérard de Nerval a écrit ce vers qui semble détaché d'un des poèmes gnomiques que les druides récitaient à leurs élèves: Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres. C'est à cet esprit, dit encore Emile Mâle, que l'on apportait des offrandes afin de se concilier ses faveurs. Les dolmens et les menhirs sont des monuments certainement à caractère religieux, mais dont le sens a été perdu depuis longtemps. Des récits populaires, qui sont arrivés jusqu'à nous, conservent un dernier souvenir de ces croyances antiques. Il est des pierres, racontait-on, qui ont été apportées par des fées dans leurs tabliers de dentelle. Elles les entourent de leurs rondes, elles y entrent et en sortent à leur gré ...

220

221

Les Pierres-aux-Fées ... Bien sûr, l'appellation de Pierres-aux-Fées n'est pas née spontanément. Elle n'est pas le fruit du hasard, mais elle émane directement de la mémoire religieuse de toute une collectivité, une mémoire qui s'est étendue sur bien des siècles et dont n'a subsisté, finalement, que ce vocable enchanteur.

Emile Mâle nous emmène encore plus loin sur le chemin qu'il nous a ouvert. Les pierres, comme les sources, écrit-il, avaient leur culte. Et voilà que s'introduit dans le site qui se recrée, la présence du ruisseau du Bruzel. Le grand historien n'en finit pas de nous étonner. Certaines pierres, affirme-t-il avec assurance, où se creusaient de petits bassins qu'emplissait l'eau de pluie, étaient l'objet d'un culte depuis les temps hautement préhistoriques, un culte d'ailleurs auquel les paysans restèrent fidèlement attachés après même leur conversion. Aussi le clergé s'empara de ces pierres à "cupules" pour les incruster dans les murs des églises, les transformant ainsi en pierres de Dieu. Sans doute faut-il voir là l'origine de nos bénitiers!

L'horizon n'a cessé de s'élargir devant nous. Une historienne spadoise signalait récemment à la T.V. l'existence dans sa ville d'une roche sise auprès d'une source, roche dans laquelle avait été taillée en profondeur l'empreinte d'un pied qui s'emplissait d'eau de pluie et dans laquelle, selon la tradition, les femmes qui éprouvaient des difficultés pour avoir un enfant, venaient enfoncer leur propre pied afin d'obtenir un heureux sort de la roche sacrée et de l'eau bienfaitrice. Jusqu'au début de ce siècle, en Bretagne, des femmes, en mal de maternité,

allaient se frotter le ventre contre des menhirs afin que l'esprit de la pierre leur accorde la joie de devenir mamans.

222

Enfin nous avons voulu, nous-mêmes, revoir nos vieux cailloux du Bruzel et porter sur eux un regard plus attentif, plus approfondi, plus interrogateur, et la réponse a jailli. Oui, la main de l'homme est présente sur leurs faces et il a fallu que cette main soit experte et patiente et fervente pour y incruster toutes les sculptures qui s'offrent toujours aujourd'hui, depuis tant de temps, aux yeux de ceux qui viennent les contempler. Quelle œuvre énorme a été réalisée là par des hommes dotés de moyens techniques qui apparaîtraient dérisoires à nos contemporains du monde des machines ! Et quelle foi devait les animer ces lointains ancêtres paysans de ceux qui bien des siècles après feraient jaillir de terre nos cathédrales !

Car, ne nous y trompons pas ! Comme le dit avec ferveur Gaston Roupnel", ces croyances, ces vieilles traditions de la religion paysanne, ces cultes, dont beaucoup se sont conservés jusqu'à nous, ne sont pas des fantaisies singulières de l'imagination. Dans le désordre apparent de ces concepts qui nous paraissent bizarres, en ces ruines éparses, ces sites abandonnés, le sociologue averti peut reconnaître les éléments logiques de toute la mentalité primitive. Ces dieux de l'âme ancienne sont encore blottis en de vieux coins de nos campagnes, en tous les coins vieillots de l'âme populaire. Ils sont les témoins d'une très longue démarche spirituelle qui aboutira un jour au

christianisme ...

Oui, bien sûr, et nous en avons l'intime et entière conviction, les Pierres-aux-Fées ou Cailloux des Sorcières, et leur compagnon, le ruisseau de Bruzel, sont un site à caractère profondément religieux toujours blotti dans un coin de notre campagne saint-mardoise, dénommé Fond d'Ario, toujours blotti encore dans un coin vieillot de l'âme populaire des anciens de chez nous. Nous le disions plus haut: le char leur consacré en 1930 les entourait toujours de l'esprit du merveilleux dont on n'a commencé à les dépouiller qu'au tournant du XIXe au XXe siècle. Il aura fallu la froideur compassée des historiens-techniciens modernes pour les dépouiller de leur caractère "mystique" et pour en faire des objets à essence froidement utilitaire.

Evidemment les quelques lumières que nous apportons à leur sujet laissent encore pas mal d'opacité autour d'eux. Nous avons, tout au plus, entrouvert un sentier et débroussaillé les quelques premiers pas de celui-ci. Un jour viendront sûrement des historiens qui prolongeront notre recherche.

C

223

On sait avec quelle patience et quelle persévérance les missionnaires et les prêtres s'attachèrent à capter ces vieilles croyances et à les emplir d'un sens chrétien. L'assimilation fut sans doute impossible pour ces gros blocs de silex et si l'appellation enchantée de Pierres-sux-Fées fut peu à peu submergée par celle de Cailloux des Sorcières, nous pouvons croire que ce ne fut pas par effet du hasard. Le culte porté à ces pierres aux temps néolithiques continua à l'être dès l'implantation des Celtes dans nos régions, peu avant la moitié du premier millénaire avant Jésus-Christ. Jean Leflon cite le poète latin Lucain, qui rapporte que, pour célébrer les cultes, les Gaulois adoptaient souvent un lieu écarté, solitaire, dans une clairière ombragée ou sur des points culminants. Ces endroits, les populations ne les fréquentaient pas habituellement. Elles les laissaient aux dieux, soit par crainte des maîtres de la forêt dont on n'approchait qu'en tremblant, soit enfin pour l'avantage pratique de favoriser les rassemblements¹². On voit nettement se profiler, dans le prolongement de ces propos, les processions qui, à termes réguliers, conduisaient et conduisent encore les foules pieuses vers des lieux vénérés. On peut ouvrir ici une dernière parenthèse pour dire que toutes les religions paysannes foisonnaient de points communs. Les divinités changeaient de nom et de lieu, mais le fond de la croyance était toujours le même. C'est ce vieux fond que le christianisme arrachera de terre pour l'élever vers le

ciel

En somme et en conclusion, les Pierres-aux-Fées ou Cailloux des Sorcières sont les témoins de la religion pratiquée chez nous par les premiers habitants des lieux où nous vivons. Et ces cailloux portent, sur les flancs, la première expression d'art sacré qui se soit manifestée chez nous. C'est drôle, c'est un peu comme si ces témoins, qu'on croyait muets à jamais, s'étaient mis soudain à nous révéler une partie du mystère qui les enveloppe. Et ils en ont bien encore des choses à nous dire!

Jean-Marie DIDIER

1 Le terme gaumais du Bruzel est Brugi. Ce ruisseau forme en contrebas un marécage dénommé également le Brugi, terme à rapprocher du germanique Bruchigi, marécage.

2 Témoignage oral qui me fut confirmé à plusieurs reprises, par Gérard Lambert, On dit communément silex rouge, alors qu'il s'agirait en réalité d'une autre matière assez comparable. Laquelle?

3 Stone en saxon signifie pierre, cailloux.

4 E. TANDEL, Les communes luxembourgeoises, t. III Virton, in A.I.A.L., Arlon, 1890, p. 324-325.

5 de LOE (Baron), Notions d'archéologie préhistorique belgo-romaine et franque à l'usage des touristes, 1908, rééditées dans Touring Club de Belgique, s.d. (après 1918), p. 37-40.

6 Cette citation de Clément Maus se trouve dans le journal paroissial de Saint-Mard, Le polissoir, février 1930, n°2, rédigé et publié par l'abbé Joseph Bion, curé et historien de Saint-Mard. L'abbé Bion a eu accès aux archives de la famille Maus, les châtelains de Vieux-Virton au XIXe siècle, et en particulier aux notes de Clément Maus.

7

On hésite quelque peu à utiliser le terme "littéraire" pour parler d'un produit de l'oralité, mais on n'en trouve pas d'autre.

8 Ce char fut retenu pour représenter Saint-Mard, lors du grand défilé régional qui se déroula à Virton.

9 Toutes les tentatives d'assimilation entre dieux romains et celtes sont plus que gratuites, elles sont dérisoires. Quand on songe à la somme d'efforts qu'il a fallu aux missionnaires chrétiens pour amener la Gaule à la conversion, on ne peut pas s'imaginer que les Celtes aient, en un tournemain, renié leurs croyances pour adopter celles bien déliquescentes de leurs conquérants souvent abhorrés.

10 E. MALE, *La fin du paganisme en Gaule*, Paris, 1962, P. 53, 55, 57, 58 et 67.
Emile Mâle fait partie - et à quel rang - de ces historiens courageux qui ont réhabilité nos églises romanes et nos cathédrales gothiques si bêtement, si odieusement calomniées par les Lumières des XVIIIe et XIXe siècles.

11 Gaston Roupnel est l'auteur d'une magnifique *Histoire de la campagne française*, Paris, 1984, p. 391-392 et 395-397 (Plon, Terres Humaines).

12 Jean LEFLON, *Saint-Walfroy*, Paris, 1960, p. 13 et suiv., un livre que les historiens locaux ne peuvent pas ne pas avoir lu.